

India Mahdavi et son royaume.

ELLE EST LA PREMIÈRE FEMME INVITÉE À RÉAMÉNAGER SIX CHAMBRES DE LA VILLA MÉDICIS, VITRINE DE LA FRANCE À ROME, QUI SERONT RÉVÉLÉES LE 16 AVRIL. UNE FIERTÉ POUR LA DESIGNER ET ARCHITECTE D'INTÉRIEUR DE 61 ANS, D'ORIGINE IRANIENNE, INDIENNE ET ÉGYPTIENNE, QUI, EN SERIAL ENTREPRENEUSE, ESSAIME SES CRÉATIONS ET SON GOÛT POUR LA COULEUR DANS LE MONDE ENTIER. Texte Pascale NIVELLE – Photos Lee WHITTAKER



India Mahdavi,
le 30 mars,
à Paris.



Lee Whitaker pour M. Le magazine du Monde

Dans le studio de création d'India Mahdavi, à Paris. Des tables Fullhouse juxtaposées (en arrière-plan), sur lesquelles reposent maquettes et images de référence du projet « Réenchanter la Villa Médicis ». Des tabourets Bishop, signature de la décoratrice.

Longtemps, la très chic rue Las Cases, dans le 7^e arrondissement de Paris, a été le domaine de Charlotte Perriand. La designer y vivait sous les toits d'un immeuble cosu et travaillait en face, dans un studio perdu dans la verdure. L'année de sa mort, en 1999, est arrivée dans la même rue la décoratrice India Mahdavi, aussi exubérante que son aînée était minimaliste. Changement de siècle et de décor. Perriand aimait créer dans les fonds de cour et les terrasses sur les toits. Mahdavi, 61 ans, affiche ses couleurs, sa fantaisie et sa réussite. Showroom, project room, studio de création, boutique, le logo India en néon fluo annonce la couleur dans les vitrines. Au numéro 3 de la rue, dans le showroom, des clients fortunés commandent un fauteuil Charlotte, rose comme le gâteau aux fraises vu au Sketch, un restaurant londonien en vogue qu'elle a redessiné. Ou un canapé vert pistache conçu pour les pâtisseries Ladurée, à Genève ou à Tokyo. Au 5, c'est la ruche, le studio rempli de prototypes de meubles chatoyants, avec une vingtaine de salariés aux petits soins pour la patronne. Au 19, dans la boutique, des clients recherchent un coussin ou une céramique qui leur rappelle l'hôtel du Cloître, à Arles, rénové dans un esprit « gardian » chic par India Mahdavi. Chaque matin, comme jadis les artisans de meubles des faubourgs, une vendeuse installe sur le trottoir des

chaises en fils de plastique multicolores ou un tabouret, le Bishop, en forme de pièce de jeu d'échecs (le fou en anglais). Décliné en céramique ou en émaux de Longwy, vendu entre 1500 et 4 500 euros pièce, il est le totem de la marque. Il s'en écoulait un par jour, affirme India Mahdavi. En vingt ans, la rue Las Cases est devenue son « épice-centre », le cœur de son petit empire, un écosystème bien rodé. « *On dessine, on fait produire, on distribue, on vend, on communique*, explique-t-elle dans le salon de son studio meublé comme un boudoir. *C'est une économie viable et durable.* » La grande Perriand, qui n'a jamais réussi à produire ni à vendre ses meubles elle-même, aurait observé cette éclatante voisine avec un brin d'envie. Maisons particulières, boutiques-hôtels, bars, India Mahdavi essaime ses créations dans le monde entier depuis la rue Las Cases. Des plaids à 4 000 euros aux bouées en plastique rayé dessinées pour Monoprix, elle règne sur la décoration internationale. Son goût, inspiré un jour par le Douanier Rousseau, un autre par l'architecte Ettore Sottsass ou par l'habitat vernaculaire iranien, est un « métissage culturel ». Elle marie les velours et les peaux de bête, valse avec le spectre de l'arc-en-ciel. « *Je traite la couleur comme de la poésie, j'assemble les teintes comme les mots et cela ne vient pas de nulle part, la poésie est une tradition persane.* » Elle est grande, silhouette de cowboy en pantalon de cuir et santiags noires, d'où s'échappe un filet de voix. L'actrice Golshifteh Farahani,

mariée et divorcée très jeune à Téhéran d'un frère d'India Mahdavi, connaît par cœur sa « belle-sœur éternelle ». « *Je l'appelle Diva*, sourit-elle. *Elle est la fois une cheffe d'entreprise qui dirige des gens et [une cheffe] de chantiers, et --une petite fille qui a besoin d'être aimée, entourée, protégée... C'est son côté iranien.* » Depuis l'automne 2022, les deux exilées se serrent les coudes, chavirées par la mort, le 16 septembre, de la jeune Kurde Mahsa Amini dans un commissariat de la capitale iranienne, les émeutes et la répression qui ont suivi. Golshifteh en première ligne, India en retrait, par crainte des représailles contre son plus jeune frère et sa mère, qui vivent à Téhéran, chacune a soutenu depuis Paris le combat des femmes iraniennes, ouvrant leur porte aux réfugiés, relayant sur Instagram les échos du mouvement Femmes, vie, liberté. « *Je suis issue de cette quête de la liberté, qui fait partie de mon histoire familiale* », explique India Mahdavi, née à Téhéran en 1962 sous le régime répressif du chah Mohammad Reza Pahlavi (1919-1980). « *Soutenir cet Iran dans le brouillard, c'est notre karma* », ajoute Golshifteh Farahani. Toutes deux se disent inséparables, miroir l'une de l'autre. Ces derniers temps, le besoin de réconfort se fait plus fort. India Mahdavi s'est attaquée au plus retentissant projet de sa carrière, la rénovation des chambres d'apparat de la Villa Médicis, la vitrine de la France à Rome. Le palais classé par l'Unesco qui surplombe la ville et jouxte les jardins de la Villa ○○○

○○ Borghese avait besoin d'une rénovation. Notamment les appartements du cardinal de Médicis, et les trois autres chambres, où l'on peut séjourner, l'offre d'hôtellerie venant compléter les subsides publics. L'intervention d'India Mahdavi s'insère dans ce programme de rénovation au nom ambitieux, « Réenchanter la Villa Médicis », lancé par le directeur Sam Stourdzé.

Les hôtels ont beau être sa spécialité à Paris, Monaco ou Miami, le Palazzo l'a tétanisée. Il n'était pas question de toucher aux plafonds historiques peints par Jacopo Zucchi (1541-1590), ni aux fresques murales de Balthus datant des années 1970. Dans le coup de feu des derniers jours, avant l'ouverture, le 14 avril, India Mahdavi prend son temps pour raconter ce projet qui l'a autant angoissée que passionnée. Comment sublimer, se fondre dans l'histoire tout en imprimant son empreinte ? Elle s'est interrogée sans fin avant de trouver la réponse : « La villa a une telle force que ce n'est pas la peine de s'écraser. »

Pour trouver l'inspiration, elle a fouillé la vie de Ferdinand I^{er} de Médicis (1549-1609), celle de son architecte Annibale Lippi et des pensionnaires illustres de la villa. La chambre 13 est devenue la chambre Galilée, du nom de l'astronome qui y fut assigné à résidence par le pape pendant six ans, au XVII^e siècle. La chambre 12 a été renommée Debussy, du nom de son ancien pensionnaire. Après le passage d'India Mahdavi, ces deux chambres auront

chacune leur lit à baldaquin en marqueterie colorée. Vert et orange acidulé pour le compositeur, sombre pour le savant persécuté pour avoir affirmé que la Terre tournait autour du Soleil. Détail : les rideaux en satin de coton reprennent les motifs des lits, eux-mêmes inspirés par la disposition du dallage en terre cuite d'origine. Un tapis reflète l'ordonnement toscan des bosquets et massifs du jardin.

Au total, six grandes pièces ont été rénovées par India Mahdavi, désormais semées de tabourets Bishop à fleurs et de tables octogonales exclusives. Elle a également pioché dans les stocks du Mobilier national de lourds fauteuils Renaissance, retapissés de lin rouge foncé. Les salles de bains, basiques, lui ont posé problème. « Elles n'existaient pas à la Renaissance. » Ce projet titanique l'a occupée pendant plus de deux ans. « Ce n'était pas une mince affaire, j'ai retrouvé l'anxiété que j'éprouvais lors de mes premiers projets de jeunesse », confie-t-elle devant les maquettes des lits de la Villa Médicis, rue Las Cases. Juchés sur des estrades de 40 centimètres, hauts de 3 mètres, ils font en réalité la taille d'une studette parisienne. « Le baldaquin est une maison dans la maison, un cadre pour le sommeil », dit-elle en jouant avec les rideaux miniatures.

Pourquoi « réenchanter » la villa ? Chaque directeur veut laisser son empreinte sur l'Académie de France à Rome. Avec ses fresques devenues intouchables, Balthus a effacé les strates des XVIII^e et XIX^e siècles.

Richard Peduzzi, en poste de 2002 à 2008, a créé une cafétéria et une salle de cinéma. Nommé en 2020, le spécialiste de la photographie Sam Stourdzé assure : « Il n'y avait plus de décor, les lieux ne racontaient plus d'histoire. » Et pourquoi India Mahdavi ? À Arles, où il a dirigé les Rencontres de la photographie pendant dix ans, Sam Stourdzé a côtoyé la milliardaire suisse Maja Hoffmann, héritière des laboratoires pharmaceutiques Roche, qui a créé la Fondation LUMA. Inconditionnelle de la décoratrice, elle lui a fait dessiner de nombreux lieux de la ville provençale. Comme l'hôtel du Cloître ou la maison particulière de Maja Hoffmann des Alysamps.

Sam Stourdzé a ainsi pris goût à l'univers baroque et coloré d'India Mahdavi, à sa bâtisse des années 1970 que la décoratrice a achetée de l'autre côté du Rhône. « Elle sait marier les cultures, faire vibrer les couleurs et dialoguer le patrimoine historique avec des propositions contemporaines, apprécie-t-il. J'étais convaincu qu'avec ses origines multiples, iranienne, indienne et égyptienne, elle saurait s'emparer de la villa, qui a quelque chose de très méditerranéen. » Un travail pour la gloire, signale le directeur : « Elle a offert ses honoraires, dans le cadre d'un mécénat de compétence. ○○○

“India Mahdavi sait marier les cultures, faire vibrer les couleurs et faire dialoguer le patrimoine historique avec des propositions contemporaines. J'étais convaincu qu'avec ses origines multiples, elle saurait s'emparer de la villa, qui a quelque chose de très méditerranéen.”

Sam Stourdzé, directeur de la Villa Médicis

LE MAGAZINE

En haut à gauche, maquette de l'un des lits dessinés par India Mahdavi pour les chambres historiques de la Villa Médicis. À droite, chaise conçue pour Cavallino, le restaurant italien du showroom Ferrari, à Maranello. Plateau Bicéphale habillé par la Manufacture des émaux de Longwy. Lampe Casanova et banc Henri.

En bas à droite, maquette de la bibliothèque Bruno. À gauche, sur la table Cocktail, réalisée pour le club éphémère Chez Nina, à Milan, cendriers et vide-poches Smoking/No Smoking, et vase dessiné pour Monoprix en 2020.





“Tous les jours, je mets ma vie en photos que je conserve sous forme de planches-contacts dans des classeurs. J’aime ces assemblages, ces traces humaines. Toute ma mémoire est là, mes amis, mes voyages, mes émotions. Je les consulte tous les jours, je convoque les images qui m’ont plu ou émue pour créer une ambiance, un meuble, un décor.”

India Mahdavi

○○○ *Sinon, on n’aurait jamais pu s’offrir India Madhavi.* » En contrepartie, l’architecte d’intérieur a disposé de « toutes les conditions qu’elle souhaitait pour travailler ». Prendre pension à la villa, piocher à sa guise dans le Mobilier national, commander à la crème des artisans (eux-mêmes mécènes d’entreprise) les plus beaux tissus, faïences, émaux, tapis, nuances de peinture... India Mahdavi a pu se croire un temps princesse de Médicis, la main sur la quintessence des arts décoratifs et disposant d’un budget de plusieurs millions d’euros, financé par de riches donateurs. « *Aucun financement public dans cette restauration* », tient à préciser Sam Stourdéz, qui a trouvé les mécènes avant le premier coup de pinceau. Le train de vie de l’Académie de France à Rome, souvent comparée à une danseuse de la République, est un sujet politique sensible.

India Mahdavi ajoute un motif de fierté personnelle à cette aventure romaine : elle est la première femme invitée à décorer la Villa Médicis depuis cinq siècles. « *Étrangère* », qui plus est. Conçue en Inde, d’où son prénom, née à Téhéran d’un père iranien et d’une mère copte égyptienne, elle a vécu à Cambridge (Massachusetts), à Heidelberg, en Allemagne, à Nice et à Vence, avant de se fixer à Paris. La famille a suivi le père, Hossein Nevine, poète mais aussi économiste travaillant pour le

gouvernement du chah, formé à Oxford qui, mal vu par ses supérieurs pour ses idées libérales, a obtenu une bourse universitaire à Harvard, en 1964. La mère, élevée au couvent des Oiseaux, un pensionnat de jeunes filles de bonne famille situé près des Invalides, est allée le rejoindre, avec ses trois enfants. Deux autres naîtront ensuite. India Mahdavi a vécu partout. Un atlas à elle toute seule. « *Je suis polyglotte et polychrome*, affirme-t-elle. *Toute ma vie, j’ai essayé d’abolir les frontières.* » À l’âge de 2 ans, India se retrouve plongée dans le rêve américain. Les décapotables roses et bleues, les films en Technicolor et les cartoons de Tex Avery sur les premiers téléviseurs en couleur marqueront sa mémoire comme la pellicule d’un film. Images qui nourrissent toujours son imagination et qu’elle redoute d’oublier. Une pièce de son studio est remplie de classeurs, triés par années, garnis de planches-contacts. « *Tous les jours, je mets ma vie en photos, cela m’a pris avec mon premier smartphone* », raconte India Mahdavi. Sur une page, un appartement dans la banlieue de Téhéran, patchwork de fleurs, de carreaux, de plastique fluo et de céramiques anciennes. « *J’aime ces assemblages, ces traces humaines. Toute ma mémoire est dans ces classeurs, mes amis, mes voyages, mes émotions. Je les consulte tous les jours, je convoque les images qui m’ont plu ou émue pour créer une ambiance, un meuble, un décor.* » Quand elle était enfant, la

décoration n’était pas un sujet. Seule une grand-mère égyptienne, esthète exilée à Paris qui fumait des cigares Montecristo, avait rêvé, à une époque, d’être décoratrice, comme l’architecte Charlotte Perriand et la designer Eileen Gray. En quittant l’Amérique pour l’Europe au bout de quatre ans, la famille a emporté des photos et les quelques souvenirs qui les suivaient depuis Le Caire et Téhéran. À Vence, dans les Alpes-Maritimes, où ils ont fini par se poser, les enfants ont été inscrits dans une école Freinet, où l’art et la liberté de penser comptent autant que les tables de multiplication. Une école du libre arbitre qui a autorisé India Mahdavi, la tête encore pleine de cartoons et d’*ice-creams*, à se rêver en cinéaste. Après le bac, elle passe son temps dans les salles parisiennes à visionner trois films par jour. « *Je me suis fabriqué un regard, mon œil est devenu une caméra qui capte le temps* », se souvient-elle. Mais l’inconscient a fini par l’emporter. Le mirage hollywoodien dissipé, elle s’est tournée vers l’univers de la maison, rêve de tout exilé. À la vingtaine, elle passe son diplôme d’architecte à Paris et, dans la foulée, part à New York se former au design et au graphisme. À son retour en France, elle est engagée chez Christian Liaigre, le décorateur en vogue des années 1990. Adeptes des teintes sourdes, des blancs cassés, des noirs fumés, il l’a formée aux lignes élégantes et aux matériaux précieux, tout en douchant son enthousiasme pour la vie en Technicolor. « *C’était le* ○○○

○○○ monde de la non-couleur, très masculin, raconte-t-elle. *J'essayais d'en introduire, mais il y avait de la résistance. Quand je me suis mise à mon compte, cela a été comme une vengeance!* » À partir de 1999, à peine son studio ouvert rue Las Cases, elle passe dans une autre dimension. Un premier hôtel pop, le Townhouse, à Miami Beach, puis un autre hôtel à New York, des intérieurs pour de riches particuliers, des meubles, des restaurants sur toute la planète.

Thierry Costes, héritier de l'empire de Gilbert et Jean-Louis Costes, les rois des brasseries parisiennes, la pistait depuis ses débuts. *« J'aimais son univers, ses couleurs, son exubérance, elle me paraissait très*

rive gauche, raconte le propriétaire du Georges, le restaurant sur le toit du Centre Pompidou, et du Café Marly, face à la pyramide du Louvre. *J'attendais d'avoir un projet de l'autre côté de la Seine pour faire appel à elle.* » En 2007, il lui propose d'aménager Le Germain, rue de Buci, dans le 6^e arrondissement. Un hôtel-restaurant percé sur trois étages par une sculpture de Xavier Veilhan, géante jaune nommée *Sophie*, où India Mahdavi a tout dessiné, raconte Thierry Costes, *« des meubles portant les noms de mes enfants jusqu'aux*

poignées de porte ». Ce premier projet parisien signé India Mahdavi a fait décoller sa carrière.

Après, Costes et la décoratrice ne se sont plus quittés pendant sept ans : Club Paradisio à côté du Germain, hôtel-restaurant Thoumieux, près de la tour Eiffel et Café Français, place de la Bastille, *« l'aboutissement parfait de la brasserie parisienne »*, selon le commanditaire. Dans chaque lieu, elle a apporté ses meubles ronds, ses couleurs reconnaissables et sa sensualité. En 2014, elle réalise à Londres le restaurant Sketch, dont les dizaines de fauteuils roses lui assureront sa réputation mondiale. *« J'ai pris des risques, refait en rose Malabar la salle de bal de Shining [le film de Stanley Kubrick]* », raconte India Mahdavi. Elle a trouvé sa patte, qui consiste autant à créer des meubles qu'à agencer des intérieurs parfaits. Des environnements confortables, qui donnent envie de s'y plonger. Une signature, que les connaisseurs rapprochent de celle de Jean Royère dans les années 1950 ou du décorateur Jacques Grange, l'ami de Saint Laurent, et qui est aujourd'hui plébiscitée par ses riches clients, qui n'aiment rien tant que les lieux non datés. Elle se revendique féministe et aime les univers girly, limite kitsch, les fausses peaux de bête, les papiers peints fleuris et les abat-jour peints à la main. *« Pour moi, un décor sans faute de goût n'a aucun style »*, revendique-t-elle. Sa gamme de peinture pour une marque célèbre

(Mériguet-Carrère), présentée dans de petits bidons fleuris, est son manifeste. *« Rien ne m'amuse plus que de voir des gros costauds sur les chantiers, en train de comparer mes roses Doux Pétale et Sois Sage*, dit elle en souriant. *Je me dis que la cause féminine avance.* »

À entendre cet hymne à la joie et à la couleur, on imagine les vacances d'India Madhavi, à Miami ou Monaco, de boutiques-hôtels ou pâtisseries Ladurée, grands chapeaux en paille et doigts de pied vernis en jaune... Pas du tout. Le plus souvent, avec son grand fils, prénommé Miles, comme le jazzman, et son ex-belle-sœur Golshifteh Farahani, elle part dans le désert égyptien, à huit heures de voiture du Caire. Ils passent des jours heureux dans le palais de sel qu'elle a imaginé, à Siwa, pour un cousin hôtelier. On s'éclaire à la lampe à huile, on marche pieds nus, on dort sur des matelas posés à même le sol. Les seules notes de couleur sont celles des tapis locaux et du chemin de pierre signé de l'artiste Richard Long. Un sommet de simplicité, et le comble du luxe. (M)



Dans le bureau d'India Mahdavi, les objets du quotidien côtoient souvenirs et sources d'inspiration. On y trouve aussi, entre autres, une figurine à son effigie portant un modèle réduit de sa monographie parue en 2021.